

Le Saut du Vent

Comédie

Extrait

Pierre Launay

L'histoire

Dans un village de montagne, un homme vient de mourir dans des circonstances dramatiques. Les voisins, les amis, la famille se rassemblent pour veiller son corps et parlent beaucoup.

Les personnages

Par ordre d'entrée en scène.

JEAN-JEAN, garde chasse

ESTELLE, amie de Fernand, ex-aventure sentimentale, mère de Jo.

LÉONIE, voisine et amie,

MARCEAU, boulanger, fils de Camille,

NATHAN, petit-fils de Fernand, fils de Lucie,

SACHA, assistante sociale, amie de Fernand,

JO, charpentier, épouse de Vincent, fille d'Estelle,

VINCENT, instituteur, époux de Jo,

SOPHIE, fille de Fernand, demi-sœur de Lucie,

FRANÇOISE, Institutrice à la retraite, ex-aventure sentimentale de Fernand,

LUCIE, fille de Fernand, mère de Nathan, demi-sœur de Sophie,

CAMILLE, correspondante locale du Gratiné Libéral, mère de Marceau.

Acte I

La scène est à Saint-Guillaumin, petit village de moyenne montagne, dans la maison de Fernand. C'est une salle commune assez ordinaire, sans mobilier remarquable. Une grande table avec des bancs, quelques meubles.

Une fenêtre côté cour donne sur la place.

La porte d'entrée est également côté cour.

Au fond, au jardin, la porte de la chambre de Fernand

Devant, à jardin, la porte de la cuisine.

Sur un bahut, un téléphone.

Scène I, Jean-Jean, Léonie, Estelle, Marceau

Par la porte ouverte de la chambre on entend parler dans la pièce à côté.

Le téléphone sonne.

Jean-Jean entre dans la pièce. Il décroche. Tout en parlant, il suit des yeux une fourmi qui passe sur la table.

JEAN-JEAN. – Allô ! Oui... Oui, c'est moi... Oui, pour... *(Il fait un geste pour désigner la porte ouverte par où il vient d'arriver.)* Pour Monsieur Fernand... Oui, oui, c'est ce nom-là... Oui, à Saint-Guillaumin oui... *(Il écoute un moment.)* Ah... Ah bon ? Ben c'est vrai qu'avec toute cette neige... Mais quand même... *(Il fait à nouveau un geste vers la porte.)* Ah ben oui, ça, il est mort, y'a pas de doute ! Hein ? Non je veux dire, il y a pas de doute qu'il est mort... Ah ben non c'est sûr, il est pas pressé maintenant... Mais enfin... Non, je comprends bien. Oui... Oui... Non, d'accord. Oui. Bon ben... Quand vous pourrez alors... *(Il raccroche.)* Oh là là !

Estelle apparaît sur le pas de la porte.

ESTELLE. – Qui c'était ?

JEAN-JEAN. – Les gendarmes. Ils ont une avalanche du côté de Luz. Ils ne peuvent pas venir !

ESTELLE. – Une avalanche ?

JEAN-JEAN. – Il y a une dizaine de touristes bloqués dessous.

ESTELLE. – Boh, si c'est des touristes...

JEAN-JEAN. – Estelle ! Ce sont des gens comme nous !

ESTELLE. – Comme nous, c'est vite dit ! Tu fais du ski toi ?

JEAN-JEAN. – Ben, oui, des fois...

ESTELLE. – Ah oui ? Tu fais ça toi ? Tu fais la queue au remonte-pente, dans ta combinaison fluo et tout et tout...

LÉONIE, *qui essaye de pousser Estelle qui occupe toute la porte.* – Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce qui se passe ?

ESTELLE. – Les gendarmes nous laissent tomber ! Ils préfèrent s'occuper des touristes !

LÉONIE. – Mais c'est une honte !

ESTELLE. – Qu'est-ce que tu veux ma pauvre Léonie, c'est comme ça aujourd'hui ! Depuis que Jean-Jean fait du ski dans sa belle combinaison fluo...

LÉONIE. – Jean-Jean ? En combinaison ? Oh là... Et il met des bas aussi ?

JEAN-JEAN. – Mais arrêtez donc vos bêtises ! Vous êtes tout de même dans la maison d'un mort ! Un peu de respect !

ESTELLE. – Du respect... ! Et ils en ont, eux, du respect de nous laisser tomber comme des vieilles chaussettes ! Débrouillez-vous avec votre macchabée ! Non, non...

Désespérée, elle traverse la pièce en larme et s'effondre la tête dans les mains.

Léonie s'approche de Jean-Jean.

LÉONIE. – Tu sais bien comment elle est. Elle a de la peine alors elle fait l'idiote... Elle faisait déjà comme ça quand on était à l'école...

Léonie s'assied dans un fauteuil dans le coin de la pièce.

JEAN-JEAN, *il va s'asseoir près d'Estelle.* – Ah tu vas pas recommencer ! C'était il y a cent mille ans !

Entre Marceau. Il porte deux sacs de boulangerie.

MARCEAU. – Salut ! J'apporte le pain...

ESTELLE. – Ah merci Marceau. Tu as fait vite !

LÉONIE. – Tu auras bien le temps pour un café !

MARCEAU. – Oh ben pour un café, ma foi... (*Estelle sort pendant qu'il pose ses sacs. Il s'assied à la table et d'un geste de la main chasse une fourmi.*) Tiens, vous avez des fourmis...

JEAN-JEAN. – Oui. Le froid les fait rentrer dans les maisons. Jusque-là il a fait tiède.

Estelle apporte le café de Marceau et désigne les sacs.

ESTELLE. – Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ?

MARCEAU. – Des brioches...

ESTELLE. – Je t'avais demandé des brioches ?

MARCEAU. – Non, non, c'est moi qui..., vous comprenez, Fernand, je l'aimais bien moi...

LÉONIE, *jette un œil dans le sac.* – Et pis, dis donc, il y en a un paquet !

MARCEAU. – C'est-à-dire, si vous attendez du monde...

JEAN-JEAN. – Et ben toi au moins, t'es pas rancunier !

MARCEAU. – Pourquoi tu dis ça ?

JEAN-JEAN. – T'es bien chasseur non ?

MARCEAU, *d'un coup inquiet.* – Chut ! Si ma mère le sait...

JEAN-JEAN. – T'inquiète pas, elle est pas là, Camille... Mais Fernand il disait pas que tous les chasseurs c'étaient des cocus ?

MARCEAU, *soulagé.* – Ah c'est pour ça !

JEAN-JEAN. – Tu t'en fous d'être cocu ?

MARCEAU. – Je risque pas grand-chose ! Je suis tout seul ! (*Il boit son café.*) Ça va avec Fernand ? Pas trop dur ?

LÉONIE. – C'est Estelle elle qui lui a fait sa toilette, la pauvre. Toute seule. Moi je ne peux pas grand-chose, avec ma jambe... C'est pas une partie de rigolade.

ESTELLE. – C'est égal, pour Fernand, c'était bien le moins...

MARCEAU, *il boit la dernière goutte de café et se lève.* – Bon, allez, moi je me sauve. À tout à l'heure !

LÉONIE, ESTELLE, JEAN-JEAN. – À tout à l'heure Marceau.

Marceau sort. Estelle prend sa tasse et l'emporte à la cuisine.

JEAN-JEAN, *regardant par la fenêtre.* – C'est peut-être pas plus mal que les gendarmes puissent pas venir après tout.

LÉONIE. – Pourquoi ?

JEAN-JEAN. – Je sais pas trop si c'est comme ça qu'il faut faire quand il y a un accident... Déplacer le corps, le laver, tout ça...

ESTELLE. – Ah parce que pendant qu'eux, ils s'occupent des touristes en combinaison fluo, nous, on aurait dû laisser Fernand se faire bouffer par les bêtes ?

LÉONIE. – Qui c'est qu'a dit ça ?

ESTELLE. – Qui ? Mais les gendarmes tiens ! Les copains à Jean-Jean !

LÉONIE. – Ah oui ? Ils mettent des combinaisons fluo aussi ?

JEAN-JEAN. – Mais taisez-vous donc, voilà du monde, j'entends une voiture.

ESTELLE. – Tu crois qu'ils sont venus quand même ? (*Elle va à la fenêtre.*) Oh là là qu'est-ce que ça tombe ! Ah non. C'est un gars tout seul. Oh par exemple ! On dirait Nathan...

Scène II, Jean-Jean, Léonie, Estelle, Nathan.

Entre Nathan en anorak, un bonnet sur la tête.

JEAN-JEAN. – Mais oui, c'est Nathan ! (*Il se lève pour le saluer. Ils se serrent la main.*) Toutes mes condoléances.

NATHAN. – Merci, Jean-Jean.

ESTELLE, *le prend à son tour dans ses bras en pleurant.* – Oh Nathan ! Mon pauvre petit !

NATHAN, *mal à l'aise.* – Merci, oui, merci... (*Il s'approche de Léonie.*) Non, non, ne te lève pas, Léonie. Avec ta jambe...

Ils s'embrassent sans effusions particulières.

LÉONIE. – Mais te voilà déjà ? Comme ça se fait ?

NATHAN. – Maman m'a appelé j'étais en route pour monter aux Platières, j'ai un week-end avec des copains là-haut. Alors comme j'allais passer tout près...

ESTELLE. – Mon pauvre petit ! Ton pauvre grand-père...

LÉONIE. – Tu veux boire quelque chose de chaud ?

NATHAN. – Heu, oui, je veux bien un café.

LÉONIE. – Estelle ?

ESTELLE. – Oui ?

LÉONIE. – Nathan veut bien du café...

ESTELLE. – Oui, j'ai entendu... Oh, pardon ! J'y vais tout de suite. (*À Léonie et Jean-Jean.*) Vous en voulez aussi ?

LÉONIE. – Non merci, après je ne dors pas.

JEAN-JEAN. – Merci Estelle, j'en veux bien. (*À Nathan.*) T'as pas eu trop de mal pour monter ?

NATHAN. – Non, j'ai mon GT PT 3 500...

JEAN-JEAN. – Ton quoi ?

NATHAN. – GT PT 3 500... Le dernier sorti de chez Mercedes...

JEAN-JEAN. – Ah...

NATHAN. – Un 4x4 quoi ! Super-bien équipé ! Avec ça tu passes partout...

JEAN-JEAN. – Ah...

NATHAN. – C'est une vraie bombe ! Bon 30 litres au 100 ! Mais c'est un V12 !

JEAN-JEAN. – Ah... Sinon, tu veux peut-être voir ton grand-père ?

NATHAN. – Ah... Heu... Oui, oui bien sûr !

JEAN-JEAN. – Bien sûr... Il est dans sa chambre... Oui c'est celle-là.

Nathan sort.

LÉONIE. – Fais quand même un effort Jean-Jean...

JEAN-JEAN. – Non, mais attend, son grand-père est mort, il me parle de sa bagnole !

ESTELLE, *en apportant le café.* – C'est peut-être l'émotion ! On ne réagit pas tous de la même façon...

JEAN-JEAN. – Et il sait même pas où c'est, la chambre à Fernand ! Mais qu'est-ce qu'il fout là ?

Nathan revient, assez mal à l'aise.

JEAN-JEAN. – Déjà ! T'avais pas grand-chose à lui dire !

NATHAN. – C'est pas ça... C'est que, je préfère boire mon café pendant qu'il est chaud !

JEAN-JEAN. – Ah ben oui... C'est important !

LÉONIE. – Mais oui, c'est important ! Moi, aussi je l'aime chaud le café ! Et toi aussi Jean-Jean... OK ?

JEAN-JEAN. – Hmm...

Un temps de silence, assez lourd. Jean-Jean le regarde, visiblement énervé par le détachement de Nathan, qui boit son café en feuilletant un magazine, avec l'air de s'emmerder. Il sent que les autres attendent qu'il dise quelque chose.

NATHAN, à Jean-Jean. – Alors Jean-Jean, comme ça, c'est toi qui l'as trouvé ?

JEAN-JEAN. – Ben, oui...

NATHAN. – Et c'est toi qui l'as ramené ?

JEAN-JEAN. – Ben, j'allais pas le laisser...

NATHAN. – Et tu l'as ramené tout seul ?

JEAN-JEAN. – Boh... Il est pas bien lourd.

NATHAN. – Où est-ce qu'il était ?

Il se tait. Il n'a pas envie de raconter à Nathan.

LÉONIE, prenant la suite. – Jean-Jean l'a amené ici. Mon pauvre Nathan, ton pauvre grand-père...

Elle s'arrête, brisée par l'émotion.

ESTELLE, reprenant à son tour. – Alors on a couché Fernand dans son lit, on l'a changé, lavé, enfin, tout ce qu'il faut...

LÉONIE. – Oui, enfin, c'est Estelle qui a tout fait, parce que moi, avec ma jambe...

ESTELLE. – Et c'est Jean-Jean qui a appelé la gendarmerie, ta mère, tout le monde quoi...

LÉONIE. – Mais les gendarmes ils viennent pas. À cause que les touristes, c'est plus important.

NATHAN, embarrassé, il ne sait pas quoi dire, il s'emmerde. – Ah bon...

JEAN-JEAN, énervé. – Et ben, bois-le ton café maintenant !

Léonie et Estelle vont dans la chambre de Fernand en hochant la tête.

Scène III - Les mêmes.

JEAN-JEAN. – Alors ? (*Il fait un geste vers la chambre de Fernand.*) T'as rien remarqué ?

NATHAN. – Hein ?

JEAN-JEAN. – Je sais pas moi... Tout est normal ?

NATHAN. – À part qu'il est mort et totalement défiguré, oui... Enfin, il me semble.

JEAN-JEAN, *hésitant*. – Tu pourrais pas...

NATHAN. – Quoi encore ?

JEAN-JEAN. – Et ben, les papiers...

NATHAN. – Quels papiers ?

JEAN-JEAN. – Les papiers pour le décès tu vois, le permis de décès ou je sais plus comment ça s'appelle... Tu pourrais pas nous le faire le papier qu'on en finisse avec l'administration...

NATHAN. – Ah ça..., c'est pas possible !

JEAN-JEAN. – Pourquoi ?

NATHAN, *il s'embrouille*. – Parce que... Parce que je suis son petit-fils justement, tu vois, c'est... Comme c'est mon grand-père et qu'en plus je suis son petit-fils... Tu vois...

JEAN-JEAN. – Oui, enfin, la plupart du temps si t'as un grand-père, t'es son petit-fils non ?

NATHAN. – Oh alors attend... Si tu sais tout mieux que moi, tu te le fais tout seul ton certificat hein... T'as sûrement fait des études de droit je suppose avant de faire garde champêtre...

Léonie sort de la chambre.

LÉONIE. – Nathan ! Comment tu parles !

JEAN-JEAN. – Laisse Léonie, laisse. *À Nathan.* Écoute, si tu veux pas le faire ce bout de papier, c'est pas grave, on ira demander au pharmacien ou à n'importe quel crétin qui nous fera pas péter sa grosse bagnole et qui sait la différence entre un garde champêtre et un garde forestier... C'est mieux comme ça ?

Entre Sacha.

NATHAN. – Ouais c'est mieux ! Parfaitement, c'est mieux ! Tu vas arrêter de me faire chier maintenant ?

Nathan sort en faisant claquer la porte.

LÉONIE. – Oh ! Dans la maison d'un mort !

Estelle en sortant à son tour de la chambre de Fernand.

ESTELLE. – Mais qu'est-ce qui se passe ici ? C'est toi Sacha qui fait tout ce raffut ?

Scène IV - Jean-Jean, Sacha, Léonie, Estelle.

SACHA, *après un moment de silence.* – C'est qui ce con ?

JEAN-JEAN. – Un trou du cul !

SACHA. – Oh !

JEAN-JEAN. – Et un trou du cul qu'est même pas fichu de reconnaître un trou de balle !

LÉONIE. – Ben dis donc, Jean-Jean ! Tu vas pas t'y mettre aussi !

SACHA, *ironique.* – Jean-Jean...

JEAN-JEAN, *se calmant.* – Oui, Sacha...

SACHA. – En entendant ce genre de réflexion, on pourrait hâtivement conclure que, dans les villages, le niveau d'expression n'est pas, comment dirais-je, des plus raffiné, tu ne crois pas ?

JEAN-JEAN. – Si, Sacha. Tu as raison. Et tu manies tellement bien la litote !

SACHA. – Un garde forestier qui identifie les figures de rhétorique ne devrait pas se laisser aller à des égards aussi navrants !

Jean-Jean commence à rigoler.

LÉONIE. – « Litote », « rhétorique » ! (*À Estelle.*) Purée ! Ils en connaissent du beau monde !

Changeant du tout au tout son personnage, Sacha s'assied sans aucune grâce.

SACHA. – Bon, alors, c'est quoi cette histoire de trou de balle et de trou du cul ?

ESTELLE. – Ah ! « Trou de balle » et « trou du cul », ceux-là, je les connais !

JEAN-JEAN, *rigolant franchement.* – Ah là là ! Vous me faites rire ! C'est pourtant pas le jour !

SACHA. – Tu sais, à mon avis, Fernand il préférerait ça... Alors, c'est qui le type qui vient de sortir ?

LÉONIE. – C'est Nathan, le petit-fils...

ESTELLE. – Tu peux pas le connaître ! Il vient ici chaque fois qu'il lui tombe un œil.

SACHA. – C'est à lui le monstre sur la place ?

JEAN-JEAN. – Ouais...

SACHA. – On dirait une moissonneuse-batteuse, en plus vulgaire.

ESTELLE. – Qu'est-ce que tu veux, c'est sa voiture ! Elle lui ressemble... C'est seulement parce qu'il passait dans le coin qu'il est venu, autrement tu penses...

JEAN-JEAN. – Dis donc Sacha, quand on est mort... (*Il s'interrompt.*)

SACHA. – Tu veux savoir si on monte près du petit Jésus ?

LÉONIE, *à part.* – Ah ! J'aimerais voir ça : Fernand avé le Jésus... Mon Dieu le pôvre, il passerait un sale quart d'heure !

ESTELLE, *même jeu.* – Fernand ?

LÉONIE, *même jeu.* – Mais non ! Le Jésus, voyons !

JEAN-JEAN. – Ouais bon, on doit pas avoir un permis de décès ou un truc comme ça ?

SACHA. – Un constat de décès et un permis d'inhumer, oui. Y'a pas de permis de décès. Mourir, c'est encore un truc qu'on peut faire sans autorisation, enfin, pour le moment...

JEAN-JEAN. – Oui, voilà, un constat de décès. C'est bien un médecin qui peut faire ça non ?

SACHA. – Si, tout à fait.

ESTELLE. – Nathan, il est médecin...

SACHA. – Et bien, il suffit de lui demander !

JEAN-JEAN. – C'est ce que j'ai fait, mais t'as vu... !

SACHA. – Ah, c'est pour ça !

ESTELLE. – Il dit qu'il peut pas, vu qu'il est le petit-fils de son grand-père...

LÉONIE. – Et ça c'est grave tu sais ! C'est comme d'être la belle-sœur de son beau-frère, mais en pire !

SACHA. – Il est con, non ?

JEAN-JEAN. – Si je te le dis... !

SACHA. – Mais ça nous éloigne du trou de balle, je trouve.

ESTELLE. – Ben oui, y'a ça aussi... *Un temps.* Tu l'as vu ?

SACHA. – Pardon ?

ESTELLE. – Est-ce que tu l'as vu ? *(Elle désigne la porte de la chambre.)* Je te parle de Fernand !

LÉONIE. – Ah ! Mais je croyais que tu parlais de son trou de balle ! Parce que moi, je le lui ai vu le trou de balle !

SACHA. – Léonie, s'il te plaît !

ESTELLE. – Tu peux y aller si tu veux.

SACHA, *hésitante.* – Je... Il est... Je veux dire, il est comment ?

LÉONIE, *pour elle-même, faisant un rond avec ses doigts.* – Ben, à peu près...

JEAN-JEAN, *qui ne l'écoute pas.* – Il est mort je crois... Non, j'rigole. Estelle a fait du bon travail. Il est beau comme tout. Tu peux y aller.

ESTELLE. – J'y retourne, comme ça, tu seras pas toute seule. *(Elle sort.)*

Sacha s'approche d'un meuble où il y a une chaîne hi-fi ou un tourne-disque.

SACHA. – Oh, regarde ! *Elle montre un disque qu'elle a pris sur la platine.* « Maria Tanase ». C'est moi qui lui ai offert ça. *Elle met le disque. On entend « Trei focuri arde pe lume » de Maria Tanase.* Je lui ai dit : « Fernand, t'es rien qu'un vieil ours mal léché, mais tu devrais écouter ça. Il paraît que la musique adoucit les mœurs ». *Un temps. Elle est émue.* Je pensais qu'il ne l'avait jamais écouté. *(Elle entre dans la chambre de Fernand.)*

Changement d'effet lumière, Jean-Jean s'assied et regarde tomber la neige par la fenêtre.

Sacha ressort de la chambre avant la fin de la musique. Elle donne le bras à Estelle. Sans rien dire, elle s'assied à côté de Jean-Jean et regarde aussi par la fenêtre. Estelle va s'affairer du côté de la cuisine.

Sacha se lève.

SACHA. – Allez Jean-Jean, danse avec moi, sinon on va mourir nous aussi.

Ils dansent. Jean-Jean est maladroit. Il se laisse faire peu à peu. Leur danse est naïve, belle et triste. Pendant qu'ils dansent, entrent Sophie, Jo et Vincent qui les regardent.

Estelle vient au-devant d'eux. Elle prend Jo dans ses bras et la serre contre elle.

Scène V, Les mêmes, Jo Vincent, Sophie, Françoise.

SACHA, *quand la danse s'arrête, elle embrasse Jean-Jean.* – Merci, Jean-Jean. *Aux autres.* On dansait, pour Fernand... (*Elle enlace Vincent et Jo.*) Ça me fait plaisir de vous voir les amoureux. (*À Sophie, précipitamment.*) Oh, ma belle, toutes mes condoléances...

SOPHIE, *un peu moqueuse en l'embrassant.* – Alors, comme ça, tu fais danser Jean-Jean ? Il a tous les talents cet homme-là ! Encore un peu et il serait bon à marier !

JEAN-JEAN, *en embrassant Sophie.* – Ah non, surtout pas ! C'était juste pour Fernand...

JO, *se dégageant des bras d'Estelle.* – T'excuse pas, Jean-Jean. C'était très beau. Et je suis sûr que ça lui fait plaisir !

JEAN-JEAN, *il l'embrasse.* – Ça va, Jo ? (*À Vincent, en lui serrant la main.*) Adieu, Vincent !

VINCENT. – Salut, Jean-Jean ! Alors, c'est vrai que c'est toi qui l'as trouvé ?

JEAN-JEAN. – Les nouvelles vont vite on dirait !

VINCENT. – À l'école, les gamins ne parlent que de ça ! Ils sont excités comme des puces ! Ils veulent tout savoir ! Et ils inventent ce qu'ils ne savent pas. Ça n'a pas dû être drôle...

JEAN-JEAN. – Ben, c'est pas le meilleur moment que j'aie passé avec Fernand...

JO. – Pauvre Fernand. Puh, j'ai du mal à réaliser là... Il paraît qu'il est tombé ?

JEAN-JEAN. – Oui... Il est tombé du Saut du Vent.

VINCENT. – Mais comment c'est possible ? Faut le faire exprès pour tomber de la falaise à cet endroit, c'est pas spécialement traître... Et Fernand connaissait ce coin par cœur, je comprends pas...

SOPHIE. – Oui, C'est une balade qu'il a faite des centaines de fois... On y allait souvent... Mais il a peut-être eu un malaise... Il a peut-être trébuché... On peut toujours se tordre un pied bêtement...

ESTELLE. – Oh ben c'est toujours bêtement que ça se passe, de toute façon. Oh j'aime pas penser à ça ! (*À Jo.*) Tu vois comme c'est dangereux !

JO. – Maman ! Ça n'a aucun rapport !

ESTELLE. – Comment ça, aucun rapport, marcher en montagne ou sur une charpente... C'est pareil ! Si tu tombes !

JO. – Et bien si je tombe, je me ramasse !

ESTELLE, *gentiment, à Vincent.* – Et toi, là, tu pourrais pas t'inquiéter un peu aussi ? Que je sois pas toute seule ?

VINCENT. – Mais je m'inquiète, Estelle, je m'inquiète ! C'est pour ça que je lui ai confectionné un petit parachute individuel. Tu vois, c'est un modèle extra-fin qu'elle peut ranger dans son soutien-gorge. Je ne sais pas si tu as remarqué mais Jo faisait du 85 A et maintenant elle fait du 85 B. Ça n'a pas que des inconvénients pour elle, n'est-ce pas... C'est plutôt pour moi que... Mais là n'est pas la question. Alors, le parachute se range dans le bonnet droit et le ventral dans le bonnet gauche. Donc en cas de chute, elle n'a qu'à tirer sur la bobinette et...

ESTELLE. – T'as pas fini de te payer ma tête espèce d'idiot ! Mais qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu pour que ma fille épouse un abruti pareil ! Ma pauvre Pétronille !

JO. – Arrête de m'appeler comme ça, maman !

ESTELLE. – Mais enfin, c'est ton nom...

JO. – Merci maman de m’avoir donné ce prénom grotesque...

ESTELLE. – Boh... Grotesque... Non pas du tout ! J’aime beaucoup... Dis plutôt que tu t’es pas habituée ma Pépette !

JO. – Non, je ne me suis pas habituée et je ne veux pas m’habituer. Laisse-moi tranquille avec ça... Et puisque nous en sommes à parler de mon nom et de mon surnom, heu, ça serait bien que tu arrêtes aussi de m’appeler « Pépette » !

VINCENT. – Ah non, là je ne suis pas d’accord du tout, c’est charmant Pépette, c’est tout mignon, c’est tout joli...

JO. – Vincent, pitié tu n’en rajoutes pas !

ESTELLE. – Pour une fois que nous sommes d’accord tous les deux, merci Vincent j’apprécie ta solidarité !

SOPHIE. – Je ne savais pas que tu t’appelais Pétronille mais alors pourquoi tout le monde t’appelle Jo ?

JO. – Boh, c’est une vieille histoire... C’est parce que je suis charpentier, comme Saint Joseph, le père du Christ... Alors ça a fait marrer les gens de m’appeler comme ça, Joseph et puis Jo. De toute façon n’importe quoi valait mieux que Pétronille !

ESTELLE. – Son père, son père... Fallait pas y regarder de trop près ! Son vrai père c’était quand même le Saint-Esprit !

SOPHIE. – Fernand disait que Saint Joseph c’était le patron des cocus.

SACHA. – Et il disait qu’à Saint-Guillaumin, il avait drôlement du boulot !

Entre Françoise.

VINCENT. – Ah ben tiens, justement ! Quand on parle du loup ! Salut Françoise ! On parlait justement de ton mari, comment va-t-il ?

Pétronille lui flanque une bourrade.

FRANÇOISE. – Bien, je te remercie... Mais pourquoi vous parliez de lui ?

VINCENT, *pour détourner la conversation.* – Vous avez vu ? Une fourmi !

SOPHIE, *faisant un peu d’effort pour garder son sérieux.* – Non. On ne parlait pas exactement d’Aristide... On parlait de... Des hommes de Saint-Guillaumin, en général, tu vois ? Alors comme c’est une personnalité... Forcément...

FRANÇOISE. – Eh bien ça c’est drôle ! Justement, je venais à cause de lui. Je viens de chez la Jode. Il y est en ce moment...

SACHA. – C’est vrai qu’on le voit pas souvent ailleurs...

FRANÇOISE. – Et là, il a trop bu...

JEAN-JEAN, *il fait mine de regarder autour de lui.* – Pourquoi ça n’étonne personne ?

FRANÇOISE. – Bon, j’ai l’habitude... C’est pas pour ça que je viens vous voir...

LÉONIE. – Oui, ma pauvre. On le sait bien ce que tu vis...

FRANÇOISE. – Mais cette fois-ci, il est avec Nathan, tu sais, le petit-fils de...

SOPHIE, *l’interrompt.* – On sait ! On connaît !

FRANÇOISE. – Et ils s’excitent tous les deux à boire et à boire, comme des enragés !

ESTELLE. – C’est peut-être de la mélancolie...

FRANÇOISE. – Non, je ne crois pas. Aristide, c’est pas de la mélancolie. Il n’aimait pas Fernand parce qu’il le traitait toujours de...

LÉONIE. – De cocu !

FRANÇOISE. – De cocu, oui... C'est pour ça qu'il boit !

ESTELLE. – Oh Françoise, tu es sûre de ça ? Aristide c'est pas d'hier qu'il boit !

LÉONIE. – Vous n'étiez pas encore mariés qu'il se saoulait déjà toutes les semaines !

Viens pas raconter qu'il a attendu...

FRANÇOISE. – Attendu quoi ? Que je le trompe ? C'est ça que tu veux dire ?

SOPHIE. – Françoise, ça ne nous regarde pas ce que tu as fait ou pas fait. Ce que je sais c'est que pour supporter un mari comme ça, il faut être une sainte. Et si tu es allé voir ailleurs de temps en temps, il n'y en a pas une ici qui pourrait te jeter la pierre. N'est ce pas ?

Toutes approuvent.

FRANÇOISE. – Merci Sophie. Tu es gentille... Ça me fait du bien ce que tu me dis là.

J'étais pas venue pour ça mais... *(Elle pleure.)* Excusez-moi...

Ils attendent qu'elle se remette de ses émotions.

FRANÇOISE. – J'étais venue pour vous dire... Là-bas, chez la Jode, ils sont en train de parler de drôles de choses. Il y a Camille qui est venue faire son reportage comme elle dit et ça tourne bizarrement...

VINCENT. – Allez, Françoise, te frappe pas. Laisse-les parler, quelle importance ? C'est gentil d'être venue.

JO, *gentiment, à Françoise.* – On allait justement lui rendre visite à Fernand, tu veux venir avec nous ? Maman ? On peut ?

ESTELLE. – Bien sûr !

Jo, Estelle et Vincent vont dans la chambre de Fernand. Sophie s'approche de Jean-Jean, discrètement les autres n'entendent pas.

SOPHIE, elle se tient face à Jean-Jean, elle lui pose très tendrement la main sur la joue. –

Ça va Jean-Jean ? Tu tiens le coup ? Il baisse la tête. Je suis là maintenant, ça va aller

JEAN-JEAN, il se retourne vers la fenêtre. – Je ne pensais pas que ce serait si rapide. *(Elle pose sa main sur son son épaule, il pose la sienne dessus. Sophie rejoint les autres. Jean-Jean sursaute et chasse une fourmi. Il crie violemment.)* Ah mais ces bestioles !

Les autres, stupéfaits se retournent sur lui. Conscient et un peu honteux d'avoir crié il retourne vers la fenêtre.

Scène VI, Jean-Jean, Léonie, Nathan, Sacha, puis Lucie et Camille Sophie, Vincent, Jo, Estelle.

Entre Nathan, très énervé. Il a un peu bu.

NATHAN. – Alors le garde champêtre, pas trop fatigué ?

Jean-Jean ne répond pas.

LÉONIE, *pour apaiser.* – Ah tiens, Nathan, tu connais Sacha ?

NATHAN, *dévisage Sacha de la tête aux pieds.* – Non, pas que je sache...

LÉONIE. – Sacha est assistante sociale, elle s'est beaucoup occupée de ton grand-père.

NATHAN. – Sans blague ? Assistante sociale ? C'est la super planque non ?

SACHA, *lui tend la main.* – Vous êtes le petit-fils de Fernand... Il m'a souvent parlé de vous.

NATHAN. – Vous étiez sa copine ?

SACHA. – Nous étions amis, oui...

NATHAN. – « Amis » Ah ! On sait ce que c'est les copines à Fernand ! Pas vrai, Estelle ?

(Il cherche autour de lui.) Ben où c'est qu'elle est ?

SACHA. – Elle est auprès de Fernand.

NATHAN. – Encore ? Ma parole, c'est plus de l'amour, c'est...

LÉONIE, *l'interrompant, très sèche.* – Ça suffit Nathan, tu vas encore dire une connerie !

SACHA. – Bon, je vous laisse, il faut que je passe chez moi. Je passerai ce soir pour la veillée.

Elle sort. Suit un silence réprobateur.

NATHAN, *l'air mauvais, il défie les autres du regard.* – Me regardez pas comme ça ! Ouais j'ai bu un coup et alors ? J'en ai appris de belles chez la Jode ! Là-bas, y'en a qui n'y croient pas aux histoires du garde champêtre !

LÉONIE. – Oh ben là-bas, c'est sûr que Fernand n'avait pas que des amis...

NATHAN. – Ouais... Moi, je dis que des ennemis, il en avait pas que là-bas, mon grand-père...

LÉONIE. – Et qu'est-ce que tu veux dire ?

NATHAN. – Je veux dire ce que j'veux dire ! Et je m'comprends !

JEAN-JEAN. – Laisse Léonie. Tu vois bien qu'il est bourré...

NATHAN. – J'suis p'têtre bourré mais ça n'empêche...

JEAN-JEAN, *l'interrompant en regardant par la fenêtre.* – Mais ça n'empêche que c'est ta mère qui arrive. À ta place, je me tiendrais tranquille !

NATHAN. – Boh, elle me fait pas peur !

Entrent Lucie et Camille.

LUCIE, *à Nathan.* – Oh mais tu es là mon chéri ! Bonjour mon grand !

NATHAN, *se laissant embrasser de mauvaise grâce.* – Salut.

CAMILLE, *embrassant Jean-Jean.* – Bonjour Jean-Jean... Dis donc, c'est à qui l'obscénité mécanique en plein milieu de la place ?

LÉONIE, *désignant Nathan.* – Ça, c'est la voiture à « mon chéri ». *(Elle embrasse Camille à son tour.)*

LUCIE, *à Nathan.* – C'est vrai mon chéri ? C'est ta voiture ? Oh là là ! Qu'elle est belle !

JEAN-JEAN, *à part à Léonie*. – Purée ! Mais y a que les bagnoles qui comptent dans cette famille ma parole ! (*Tout haut.*) Faudra peut-être la déplacer quand le corbillard viendra, si c'est pas trop vous demander...

LUCIE. – Ben bien sûr qu'il va la déplacer ! Hein, mon chéri que tu vas la déplacer ta voiture...

NATHAN. – Oui, ça va ! Fiche-moi la paix !

CAMILLE. – « Mon Chéri » a un coup dans l'aile ! Faut dire que chez la Jode, il ne faisait pas semblant !

NATHAN. – N'empêche que j'en ai appris de belles ! (*Tout le monde se détourne de lui.*)

Jo, Vincent, Estelle et Sophie sortent de la chambre de Fernand.

LUCIE, *très froide à Sophie*. – Tiens ! Tu es déjà là toi ?

SOPHIE, *en l'embrassant*. – Bonjour Lucie. Comment vas-tu ?

LUCIE, *dédaigneuse*. – Pff !

CAMILLE, *à Vincent et Jo*. – Salut les petits ! Ça va, pas trop secoué ?

VINCENT & JO, *en l'embrassant*. – Salut « La Gazette », ça va ?

ESTELLE, *à Lucie, tout en l'embrassant*. – Bonjour Lucie, tu te souviens de ma fille, elle veut qu'on l'appelle « Jo » maintenant, mais en vrai tu te souviens, elle s'appelle...

JO. – Maman !

ESTELLE. – Donc, ma fille « Jo ». (*Elle lève les yeux au ciel.*) Et voici son mari...

NATHAN. – Averell ! (*Content de sa plaisanterie, il regarde autour de lui.*) Si elle, c'est Jo, lui, c'est Averell... Logique non ?

LUCIE, *après un silence gêné*. – Ah ah ah ! Mais oui c'est drôle mon chéri ! Qu'il est drôle, vous ne trouvez pas ? « Jo » et « Averell » comme les frères Jackson... Ah ah ah !

NATHAN. – Dalton !

LUCIE. – Hein ?

NATHAN. – Les frères, c'est les Dalton pas les frères Jackson, t'es trop nulle !

VINCENT. – Les frères Jackson c'est... (*Il exécute un pas de danse de Mickaël Jackson.*)

LUCIE. – Mais qu'est-ce qu'il fait ?

VINCENT. – Mickaël Jackson ! C'est moi qui lui ai tout appris... (*Il tend la main à Lucie.*)

Moi, c'est Vincent. Je suis l'instituteur de Saint-Guillaumin. Enchanté.

LUCIE. – Enchantée heu, Mickaël... Et c'est ça que vous apprenez aux enfants ? Et toi aussi tu es devenue enseignante, Péto... Heu, Jo ?

JO. – Ah, non pas du tout... Je suis charpentier.

LUCIE. – Charpentier ! Tu entends ça mon chéri ? Elle est charpentier ! N'est-ce pas extraordinaire ? À Jo. Et à part ça, tu fais quoi ? Comme métier je veux dire...

NATHAN. – Elle fait des charpentes ! Un charpentier ça fait des charpentes, maman. Tout le monde sait ça !

LUCIE. – Des charpentes... Vous voulez dire, sur les maisons ?

SOPHIE. – Lucie, tu ne veux pas voir Papa ?

LUCIE. – Mais bien sûr que je veux voir Mon père ! Pourquoi crois-tu que je suis venue ? Nathan, tu viens ?

NATHAN. – Non, non, je l'ai déjà fait...

LUCIE, *avec un air suppliant de petite fille*. – Nathaaaaaan !

NATHAN. – J'ai dit non ! Fous-moi la paix !

ESTELLE, *prenant gentiment le bras de Lucie*. – Allez viens Lucie. Je t'accompagne
Lucie et Estelle sortent.

JEAN-JEAN, *il prend sa gibecière*. – Bon, moi, j'y vais... J'ai à faire, n'en déplaie à certains.

SOPHIE. – Moi aussi il faut que... Enfin, je reviens...

Sortent Jean-Jean et Sophie.

Scène VII, Nathan, Jo, Vincent, Léonie et Camille.

CAMILLE, *tout en sortant un calepin et un stylo de son sac à main.* – Ça vous ennuie pas si je vous interviewe pendant que vous êtes là ? C'est parce que comme je suis journaliste vous comprenez...

LÉONIE. – Journaliste ? Et bé ! Tu en as pris du galon ! La semaine dernière, tu étais correspondante locale du Gratiné Libéral et si ma mémoire est bonne ton article le plus célèbre c'était « Chaudes ambiances au banquet des anciens ».

CAMILLE. – Et alors, c'est du journalisme non ?

LÉONIE. – C'est vrai que « journaliste » ça fait mieux que « pigiste à La Soupe ».

CAMILLE. – Au « Gratiné Libéral » je te prie !

VINCENT. – Franchement, Camille, ici, tout le monde dit « la Soupe ».

JO. – Même le marchand de journaux. Si tu dis « je voudrais le Gratiné Libéral », il sait même pas de quoi tu parles !

CAMILLE. – Faut quand même pas exagérer ! Bon, en tout cas, j'aimerais avoir votre opinion sur cette ténébreuse affaire...

Tous les autres, sauf Nathan, se regardent avec étonnement.

VINCENT. – Mais de quoi tu parles ? C'est pas du journalisme si tu inventes !

NATHAN, *en regardant une fourmi sur la table.* – Comment ça de quoi elle parle ! Mais de la mort louche de Fernand tiens ! Il n'est question que de ça chez la Jode !

JO. – Quoi ? *À Léonie.* Tu sais de quoi il parle ?

LÉONIE. – Pas la moindre idée !

CAMILLE. – Mais enfin, il y a de gros soupçons autour de ce prétendu accident ! Je ne devrais pas le dire, les gendarmes n'ont pas encore enquêté mais ça se pourrait que ce soit un « accident » de chasse. Ça n'aurait rien d'étonnant... *(Elle regarde son petit effet.)* Avec tous les obsédés de la gâchette qu'il y a par ici...

JO. – De qui tu parles, là ? C'est qui, les obsédés de la gâchette ?

CAMILLE. – Mais enfin arrêtez d'être naïfs ! La plupart des hommes du village passent leurs loisirs déguisés en troupe de choc avec un fusil à la main. Faut pas s'étonner si de temps en temps...

NATHAN, *ricanant, toujours concentré sur sa fourmi.* – Ah ça... Faut dire que les distractions des péquenots...

VINCENT, *furieux.* – Non, mais il va se calmer Lucky Luke sinon je vais lui en coller une, moi !

Jo le retient.

LÉONIE, *à Nathan.* – Nathan, tu manques de respect ! Ton grand-père repose là, juste à côté de nous !

NATHAN, *même jeu.* – Et alors ! Si ça se trouve, il a été tué, voilà ! Ça n'aurait rien d'étonnant, avec les furieux de par ici...

VINCENT. – Ah ! Ça y est ! « Les furieux » ! Nous y voilà ! Comme c'est original ! On avait déjà les « viandards », les « obsédés de la gâchette », les « tarés » ou « les demeurés consanguins qui se bourrent la gueule pour se tirer dessus les uns les autres », on était déjà les têtes de turc de tout ce que la ville peut produire de donneurs de leçon, d'écolo du dimanche et de râleurs à la petite semaine, manquait

plus que de se faire traiter de « furieux » par un fils à papa qui descend de sa bétailière ! Personne pourrait lui dire de s'en aller à ce... ce...

Jo lui met la main sur le bras, Vincent se calme. Elle l'emmène à l'écart.

Il se fait un grand silence.

Nathan est retombé dans la contemplation de sa fourmi.

Lucie et Estelle sortent de la chambre de Fernand.

Scène VIII, les mêmes, Lucie, Estelle.

LUCIE. – Merci, Estelle, de l’avoir... Enfin, d’avoir pris soin de lui.

ESTELLE. – Puisque j’étais là... Je l’ai fait de bon gré.

LUCIE, *d’un coup, acide.* – Oh ça, je m’en doute ! Mais Dis donc, qu’est-ce que c’est que ce gros trou qu’il a dans la tête ?

CAMILLE. – Un trou ?

NATHAN, *d’un ton plein de sous-entendus, levant à peine le nez.* – Comment donc ? Grand-père a un trou dans la tête ?

ESTELLE. – Je ne sais pas, Il a dû se faire ça en tombant ! Tu sais, c’est haut le Saut du Vent. Jean-Jean l’a ramassé dans le torrent en dessous.

LUCIE. – À propos, où il est Jean-Jean ?

NATHAN. – Sorti !

CAMILLE. – Bon, alors je note que justement, le garde forestier s’est esquivé...

VINCENT. – Comment ça « justement le garde forestier s’est esquivé » ? Qu’est-ce que tu nous fais la Gazette ! Toi aussi tu perds les pédales ?

NATHAN, *jouant toujours avec sa fourmi.* – Elle relève ce que tout le monde peut constater : le garde machin est parti juste au moment où on a commencé à parler de ce qui s’était vraiment passé. Et comme excuse, il a dit qu’il avait du boulot. Tu parles !

VINCENT. – Et alors... Ça vous étonne ? Il travaille lui. Il passe pas son temps à insulter les gens !

NATHAN, *même jeu.* – Comme c’est émouvant ! Le fonctionnaire planqué qui vole au secours du garde champêtre ! Charmant tableau ! Les inutiles défendent les nuisibles !

Tout le monde reste sous le choc. Vincent lui fonce dessus, mais Jo est plus rapide. Elle s’avance jusque sous le nez de Nathan. Elle plaque sa main sur la table écrasant sans doute la fourmi et attrape Nathan par le col pour le faire lever.

JO. – Dis donc, mon petit bonhomme, y’a deux ou trois choses que t’as pas bien compris. *Elle compte sur ses doigts.* Un, ici c’est Saint-Guillaumin et les gens se respectent ! Deux, le gars qu’est mort à côté, t’en a peut-être rien à foutre que ça soit ton grand-père, mais c’était l’ami de tout le monde ici, alors t’arrêtes de gueuler dans sa maison. Trois, le gars que tu viens de traiter de fonctionnaire inutile, c’est mon mari, alors si tu veux pas prendre ma main de charpentier dans ta gueule de petite frappe, t’arrêtes de faire du schproum chez Fernand, tu respectes mon homme ou alors tu remontes dans ton piège à pouffiasse, et tu te tires ! C’est clair ?

Nathan fait trois pas en arrière, visiblement impressionné.

NATHAN. – Mais laissez-moi tranquille, je vous ai rien demandé...

LUCIE. – C’est vrai, laissez-le tranquille à la fin !

JO, *à Estelle.* – Bon, désolée maman, mais on reviendra tout à l’heure. Viens Vincent.

LÉONIE. – Attendez-moi ! Je sors aussi. Faut que je me prépare pour la veillée. Vous m’aidez pour marcher dans la neige... Fichue jambe... *(Elle se retourne vers Nathan.)*

N’empêche que même avec ma pauvre jambe, je te flanquerais bien mon pied quelque part pour t’apprendre à vivre !

Ils sortent tous les trois. Le malaise s’installe à nouveau quand ils sont partis.

NATHAN. – Bon, ben, puisque les comiques sont partis, je vais y aller aussi...

LUCIE. – Où ça ? Tu vas pas me laisser toute seule !

NATHAN. – Je monte aux Platières, voir s'ils sont bien installés là-haut...

LUCIE. – Mais tu reviens, hein ?

NATHAN. – Ouais, ouais...

Il sort.

LUCIE. – Sois prudent ! Tu veux que je vienne avec toi ? *(Il ne répond pas. Elle revient dans la pièce. Elle a l'air triste.)* Je suis épuisée !

ESTELLE. – On a tous les jambes coupées ! Moi aussi je vais passer chez moi. Je suis tranquille maintenant : il ne sera pas tout seul.

LUCIE. – Oui, c'est ça. À tout à l'heure...

Estelle sort.

Fin de l'extrait

